

PRIX AKUTAGAWA

CHISAKO WAKATAKE

Le dernier voyage de Momoko Hidaka



Chisako Wakatake

Le dernier voyage de Momoko Hidaka

.....

À vingt-quatre ans, Momoko s'est installée dans la grande ville, à Tokyo, pour fuir les contraintes de sa vie à la campagne. Et sans y prendre garde, elle a pris le chemin que la société lui dictait : mariage, pavillon, enfants.

Aujourd'hui, âgée de soixante-quatorze ans, Momoko est seule. Elle a tout le temps pour penser. Aux rêves qu'elle a eus autrefois, à l'amour, à la solitude. À la vieillesse et à la mort. Et alors que se réveillent en elle les voix des êtres chers qui l'ont quittée, elle en vient à se demander ce qu'est réellement le bonheur.

Dans ce premier roman au style affirmé, Chisako Wakatake dépeint avec finesse et humour les méandres de la mémoire, entre aspirations déçues et moments de bonheur.

PRIX AKUTAGAWA 2018 • PRIX BUNGEI 2017
PRIX LIBERATURPREIS 2022

.....

Chisako Wakatake a brièvement travaillé comme enseignante avant de se marier et de devenir femme au foyer. Ce n'est qu'à la mort de son mari qu'elle commence à écrire à plein temps, puisant dans sa propre expérience. Vendu à un million d'exemplaires au Japon, *Le Dernier Voyage de Momoko Hidaka* a remporté plusieurs prix et a depuis été traduit en onze langues.

Traduit du japonais par Sophie Bescond

ISBN : 978-2-487606-14-2



8,50 euros

Prix TTC France

Texte intégral • Rayon : Littérature étrangère

Design : Caroline Gioux

Illustration : © Jędrzej Nyka



LE DERNIER VOYAGE
DE MOMOKO HIDAKA

Titre original : おらおらでひとりいぐも (Ora Ora de Hitori Igumo)

Copyright © Chisako Wakatake, 2017

Tous droits réservés.

Publié pour la première fois au Japon par KAWADE SHOBO SHINSHA Ltd. Publishers, Tokyo.

Les droits de publication en langue française ont été négociés par l'intermédiaire de Emily Books Agency LTD. et Casanovas & Lynch Literary Agency.

Traduit du japonais par Sophie Bescond

Ouvrage publié avec le concours de la Fondation du Japon.



Pour la traduction française :

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-487606-14-2

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Chisako Wakatake

LE DERNIER VOYAGE DE MOMOKO HIDAKA

Roman

Traduit du japonais par Sophie Bescond



Ah là là ! Ces temps-ci, je travaille un brin du chapeau, mais comme je suis toute seule maintenant, qu'est-ce que je peux y faire ?

C'est comme ça, on y peut rien.

Peut-être bien, mais qu'est-ce qui m'arrive ?

T'en fais pas, je suis avec toué. Toué et moué, on sera ensemble jusqu'à la fin.

Oh là oh là, qui c'est qui me cause ?

Pardi ! Je suis toué. Tu es moué.

Depuis tout à l'heure, Momoko sirotait un thé, seule, tandis que des voix parlant dans le dialecte du Tôhoku jaillissaient en elle comme si un barrage s'était rompu. *Slu-urp, slu-urp.*

En plus des voix, un son ténu résonnait derrière elle. *Cra-ac, cra-ac.*

Dans une pièce silencieuse, le moindre bruit se répercute de manière étonnamment forte.

Le son parvenait à Momoko par-dessus son épaule, depuis un point situé près du dossier de sa chaise, juste entre le réfrigérateur et le buffet. Cela ressemblait au bruit que fait un sac en plastique de supermarché qu'on tripote. Un son déplaisant. Vraiment désagréable à l'oreille.

Cra-ac, cra-ac.

Pourtant, pas le moindre signe de mouvement, et Momoko sirotait son thé en suivant la même cadence.

Slu-urp, slu-urp.

Elle connaissait l'origine du bruit sans avoir besoin de se retourner. Une-sou-ri.

L'automne dernier, le vieux chien qui avait partagé sa vie seize années durant était mort, et depuis, un vrai tohu-bohu régnait dans combles et planchers. Les petites intruses allaient et venaient désormais sous le même toit qu'elle, et aujourd'hui, elles avaient commencé alors que le soleil était encore à son zénith. Certes, elles avaient tendance à se montrer timides, peut-être par égard pour Momoko, qui habitait là

avant elles ; néanmoins, faire du bruit semblait être leur profession de foi. Elles entraient et sortaient par un trou du plancher localisé dans un coin de la pièce, rongeaient, donnaient de petits coups de pattes. Naturellement, Momoko n'était pas assez courageuse pour les regarder, mais le bruit seul n'avait rien de très impressionnant une fois qu'on s'y était habitué. Après tout, dans cette maison dépourvue du moindre signe de vie excepté la sienne, tout son se révélait précieux. Au début, ce raffut la contrariait fort, mais à présent, c'était plutôt le fait que le bruit s'arrête et que la pièce se retrouve plongée dans le silence qui l'effrayait.

Elle but son thé, une gorgée en faisant tourner son gobelet, une autre en goûtant l'agréable sensation de chaleur au bout de ses doigts entrelacés, et encore une gorgée par habitude. Sans raison particulière, elle regarda ses mains. Des mains qui avaient beaucoup servi. Quand elle était enfant, un jour, elle avait caressé et frotté, étiré et même pincé la peau sur la main de sa grand-mère. Épaisse et tendue sur cette main aux veines saillantes, elle s'était révélée étonnamment élastique. Sa grand-mère lui avait dit que ça ne faisait pas

mal du tout, ou plutôt qu'*elle* n'avait pas mal. C'était une grande main, osseuse et rugueuse. Cette main, Momoko l'avait à présent sous les yeux. Jamais elle n'aurait pensé qu'un tel jour viendrait. Tandis que les voix s'échappaient en direction du plafond, son regard flou parcourut la pièce immuable.

C'était une pièce où tout semblait vieux et teinté d'un brun jaunâtre.

Des portes coulissantes formaient le côté sud donnant sur le jardin, et face à elles, une corde était tendue d'un mur à l'autre. Là, une robe à manches courtes et un manteau d'hiver, des vêtements qui avaient été envoyés au pressing et étaient demeurés dans leurs housses en plastique, une serviette de bain, une jupe dont la fermeture éclair négligemment déformée laissait croire qu'elle était portée il y a un instant encore, quatre kakis séchés et, plus loin, un demi-saumon Aramaki lié avec une corde grossière, se balançaient dans un rythme désordonné, bien qu'il n'y eût pas un souffle de vent. Entre eux se coulait la faible lumière d'un après-midi de mars.

Au mur ouest, derrière Momoko, trônait une penderie ancienne, un autel bouddhique,

un buffet à la porte vitrée cassée rafistolée avec du ruban adhésif formant une toile d'araignée et, à côté, un réfrigérateur sur la porte duquel un enfant avait collé un autocollant, qu'elle avait à moitié détaché avant de jeter l'éponge. Côté est, il y avait un lit d'appoint et une fenêtre en saillie très profonde, où étaient posés une télévision entourée d'un cordon comme d'un bandeau, un sachet de mandarines, une grande bouteille de 1,8 litre entamée, du matériel d'écriture dans une canette vide, des ciseaux, de la colle, et un miroir de table assez grand. Sur le parquet usé par endroits, des amoncellements de vieux livres et de vieux magazines. L'évier se trouvait au nord de la pièce, flanqué d'ustensiles de cuisine et de bols à thé, de même que la table à quatre places où était accoudée Momoko. Tantôt, d'un geste du bras, elle avait réussi tant bien que mal à ménager un espace pour la théière, la tasse, ainsi que les biscuits de riz salés qui accompagnaient le thé, mais le reste était empilé pêle-mêle. Même les trois autres chaises servaient désormais à poser des choses.

En dépit de l'encombrement général, que cela soit dû à une forme d'ordre dans le chaos ou à

une volonté de privilégier la commodité plutôt que l'esthétique, tout semblait avoir son utilité dans cette pièce qui servait à la fois de cuisine, de chambre à coucher et de dressing, si bien qu'il y régnait une atmosphère qu'on aurait pu qualifier d'étonnamment confortable. Enfin, cela dépendait des gens. Bien sûr, la maison ne se limitait pas à cette pièce. À côté, par exemple, s'ouvrait un fort joli salon. Mais il avait été transformé en débarras depuis belle lurette, et seules une chambre à coucher du premier étage et cette pièce étaient désormais utilisables. Même monter les escaliers se révélait parfois difficile, au point qu'une fois tous les trois jours, Momoko se glissait dans le lit d'appoint sans ôter son survêtement déformé aux genoux à force d'être porté, en criant cette expression qu'utilisaient les mères jadis lorsqu'elles couchaient les enfants sans leur mettre de pyjama : « Vêtements de jour, vêtements de nuit ! »

Momoko continua de siroter son thé. Avec toujours le fameux bruit dans son dos.

Slu-urp, slu-urp, cra-ac, cra-ac,
slu-urp, cra-ac, slu-urp, cra-ac, slu-urpcra-ac,
slu-urpcra-ac,
en plus, dans sa tête,

je suis toué, tu es moué, je suis toué, tu es moué, je suis toué,

de l'intérieur et de l'extérieur, bruit et voix s'entrechoquaient et se superposaient à l'infini, en basses profondes, telle une séance d'improvisation de jazz. Non que Momoko s'y connût particulièrement en jazz. Ni en musique en général, d'ailleurs. Pourtant, Momoko se sentait profondément redevable envers le jazz. Quand le chagrin l'avait saisie, même s'il s'agissait d'une forme de tristesse courante ici-bas, le choc avait été tel que son univers en avait été bouleversé ; et tandis qu'elle tremblait de cette tristesse, la radio avait soudain diffusé un air de jazz. Elle ne voulait pas écouter de morceaux déjà dotés de paroles. La musique classique exacerba sa douleur. Alors, elle avait écouté du jazz. Si elle ne connaissait toujours pas ni le titre ni l'auteur du morceau, elle avait eu ce jour-là l'impression que son crâne, sur le point de se rompre sous l'effet du chagrin, avait été vigoureusement épousseté de l'intérieur.

Et la tristesse qui y était enfermée s'était envolée.

Ses mains avaient bougé spontanément, ses pieds avaient frappé le sol, elle avait balancé

les hanches, et avant qu'elle ne s'en soit rendu compte, elle se démenait comme une folle. Le rythme du jazz et les mouvements désordonnés de Momoko s'harmonisaient, dans une danse débridée et inédite. Cela s'était révélé agréable. Une pluie torrentielle tombait justement ce jour-là, et elle en avait profité pour ne pas ouvrir les volets. Dans la maison plongée dans la pénombre, seule une ligne de lumière filtrait à travers le papier de la porte coulissante par l'espace entre les volets. À force de se mouvoir de manière frénétique, Momoko avait eu chaud et du mal à respirer, alors elle avait retiré ses vêtements un à un, et jamais elle n'avait oublié ce jour où elle avait dansé complètement nue devant un autel bouddhique flambant neuf.

Dans la ville natale de Momoko, on ne dit pas « vomir ». On dit « dégobiller ». « Vomir » paraît édulcoré. Le mot « dégobiller » ne renferme-t-il pas volonté et pouvoir ? Ce jour-là, Momoko s'était débarrassée de son chagrin, même si ce n'avait été qu'éphémère. Elle l'avait littéralement dégobillé. Le morceau de jazz s'était révélé d'un grand secours. À cette époque, cependant, elle se montrait timorée vis-à-vis de la société. Elle se faisait petite.

À présent, Momoko se reprochait sa servilité d'alors. Elle aurait dû mettre la radio à fond, elle aurait dû ouvrir les volets et danser sans vergogne en pleine lumière.

C'est pas vrai ?

Maintenant, même si elle ressentait le jazz en dedans et en dehors, son corps ne bougeait pas comme en ce temps-là. Le bout de l'index de sa main gauche, qui tenait le gobelet à thé, frémissait tout au plus. Elle refusait de penser que c'était à cause de son âge.

Mais présentement, son principal sujet de réflexion n'était pas le jazz. Qu'est-ce que c'était, déjà ?

Son cerveau était comme embrumé. Elle avait l'impression qu'il y avait autre chose à quoi elle devait penser, mais elle ne s'en souvenait pas. *C'est pas Dieu possible !*

Momoko elle-même en était vaguement consciente, mais ses pensées lui échappaient. Incohérentes et fragmentées, elles allaient et venaient, passant du coq à l'âne. Insaisissables.

Ce serait pas à cause de mon âge ? Nan. Il faut pas tout mettre sur le compte de l'âge.

Alors, c'est la faute à cette longue existence de femme au foyer.

Qu'est-ce que tu racontes ? Comment une vie ennuyeuse, toujours pareille, pourrait-elle être à l'origine de pensées qui se dérobent ?

Dans l'esprit de Momoko, des voix commençaient peu à peu à se donner la réplique, des questions naissaient, une réponse leur était apportée. Des voix de toutes sortes, de sexe inconnu, d'âge inconnu, et qui, par-dessus le marché, s'exprimaient dans des langages différents. Elle ne pouvait plus bouger, mais n'était-ce pas justement à cause de cela, pour compenser ce manque de mouvement, que les voix dans son esprit gagnaient de plus en plus en liberté, ces derniers temps ?

S'il y avait une voix qui disait sur un ton monotone : *Les tâches d'une femme au foyer sont aussi multiples que morcelées. On est toujours tiré à hue et à dia.*

Pour sûr, faisait une voix irritée, c'est pas comme le bûcheron Yosaku, qui abat des arbres du soir au matin !*

Plutôt vieillot, ton exemple, remarquait une autre voix.

* Chanson dont la version la plus célèbre est celle de Saburô Kitajima, tube de l'année 1978 au Japon. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Dame oui ! Et en plus, une épouse doit tisser !

Nan, va, dur de me dire que j'ai passé presque tant de temps à tisser que ce Yosaku à bûcheronner ! Et puis c'est bien dur d'imaginer que j'allais le petiot qui brayait, tout en me disant que je devrais bientôt changer les couches sales de la belle-mère et me demandant ce que j'allais bien pouvoir faire au souper. Quand on vous demande tout le temps de faire ci ou faire ça, vos pensées finissent par partir en vrille.

Dame oui. C'est ce que font les miennes à cette heure.

Ah, pour sûr ! Ce n'est pas facile d'attraper des pensées chaotiques et fragmentées qui s'échappent, mais vu ton âge, c'est peut-être le moment ou jamais de réfléchir de manière cohérente. Combien de temps il te reste ? Combien d'années encore pourras-tu vivre dans cette condition physique ? Nan, à partir de maintenant, tu devras toujours penser en surveillant le compte à rebours.

Pardi ! Ben tiens ! Non, attendez !

Diverses voix voletaient et virevoltaient autour de Momoko.

Ce à quoi je veux penser, c'est à ce flot de dialecte du Tôhoku, prononça une voix particulièrement forte.

Si sur certains points Momoko était tout à fait d'accord avec ces voix, parmi les multiples sujets effleurés, elle réalisa enfin combien celui qui avait trait au dialecte du Tôhoku s'avérait crucial.

Momoko réfléchit à nouveau. Pourquoi diable ce patois ressurgissait-il maintenant ? Depuis près d'un demi-siècle qu'elle avait quitté sa ville natale à l'âge de vingt-quatre ans, elle était certaine de s'être toujours exprimée en japonais standard, que ce soit dans les conversations courantes ou dans ses pensées. Pourtant, à présent, des mots en pur dialecte du Tôhoku inondaient son cœur. Ou plutôt, sans qu'elle s'en soit aperçue, elle réfléchissait désormais en patois. *Qu'est-ce que je vais donc faire ce soir au souper ? Qui c'est que je suis, moué ?* – à sa grande surprise, la moindre réflexion, de la plus banale à la plus abstraite, lui venait en dialecte du Tôhoku. *Ou, pour parler franc, y a quelqu'un qui me cause dans ma tête. En patois. Et pas qu'un ou deux larrons, mais toute une foule. Maintenant, mes pensées, c'est des blablas de cette flopée de gens qu'elles sont faites. Est-ce qu'on peut dire tout de même que ces pensées sont les miennes ? Sûr que tout*

ça, ça se passe dans ma caboche : celui-là à qui je cause, c'est moué, celui-là qui m'écoute, c'est moué, et j'en viens à me dire que je suis une sorte d'écorce, rien qu'une coquille. Qui diable sont ces gens enclos dans cette coquille que j'appelle « moué » ? J'ai fini par leur demander : vous êtes qui, vous ? Même si c'est dans mon esprit à moué qu'ils vivent en faisant tout ce barouf. Dame ! Ils sont comme des villosités intestinales. Pour sûr, le dedans de mon esprit est couvert d'une flopée de villosités serrées comme des poils sur une brosse. D'habitude, elles se balancent doucement et de gauche et de droite, et c'est que quand elles ont quelque chose à me dire qu'elles se gonflent et parlent. C'est l'idée que je m'en fais. Même si ça me tourneboule, bizarrement, j'en suis pas dégoûtée. C'est pas grave, que mes propres pensées se soient emparées de mon esprit.

Momoko pouffa de rire tandis qu'elle digressait à nouveau. Quand elle jeta inopinément un coup d'œil par-dessus son épaule, elle entendit le craquement habituel, ou du moins ce fut son impression. Alors, elle oublia d'un coup ce qui faisait jusqu'ici l'objet de sa réflexion. Ses pensées étaient totalement éphémères. Tel un poulet qui change de direction tous les

quelques pas, elles passaient rapidement d'un sujet à l'autre. Se succédant encore et encore, capricieuses, elles se focalisaient à présent sur cette espèce d'amitié qu'elle entretenait désormais avec les souris. Il n'en allait pas ainsi à une époque. *Et c'était quand, cette époque ? Y en a eu tellement !* lui dit une petite voix railleuse dans son cœur.

Autrefois, quand Momoko apercevait un cafard ou un mille-pattes, sans parler d'une souris, elle appelait son mari en criant si fort que même lui en était effrayé. Il arrivait en toute hâte, et alors qu'il réglait son compte à la bestiole, postée derrière lui, elle le contemplait avec admiration. Bien qu'apeurée, le visage caché derrière ses mains, elle observait l'ennemi par les espaces entre ses doigts. Amusé par cette vision, son mari agitait délibérément la bestiole morte sous le nez de Momoko. Incapable de le supporter, celle-ci s'enfuyait. Se prenant de plus en plus au jeu, il se lançait alors à sa poursuite. Il jetait des « Regarde ! Regarde ! » en lui montrant sa victime, qui se balançait entre ses doigts comme un pendule. Elle criait : « Non, arrête ! » Ah, Momoko avait connu une telle période, elle aussi.

Mais parfois, son mari se cachait, et elle avait beau crier, cela ne servait à rien. Dans ces cas-là, ravalant ses larmes, Momoko frappait elle-même la bestiole de toutes ses forces, à l'aide d'un journal roulé, ou avec le talon de sa pantoufle s'il fallait faire vite. Quand elle touchait sa cible, elle hurlait de joie et, convaincue qu'elle aussi possédait indubitablement une nature sauvage, elle se réjouissait de ce qui bouillonnait en elle. Qu'était devenu ce sentiment, à présent ? *Ces temps-ci, si j'ai plus envie de les estourbir, c'est pas seulement à cause du bruit que font les souris. Qu'est-ce donc qui a changé en moué ?* dit quelqu'un, avant que le sujet ne passe aussitôt à un autre. *En tout cas, je cause en dialecte du Tôhoku maintenant. Et d'abord, qu'est-ce qu'il est pour moué, ce patois ?* interrogea une deuxième voix. C'est alors que, pour employer une image simple, une villosité évoquant une vieille dame à la personnalité douce apparut et se mit à dispenser ses enseignements sur un ton bienveillant. *Le dialecte du Tôhoku, c'est...* Elle hésita un instant, avant de poursuivre avec une éloquence inattendue : *Le dialecte du Tôhoku, c'est rien d'autre que la couche la plus ancienne de moi-même. Ou encore,*

c'est comme une paille qui m'aspire et me tire de ma strate la plus ancienne.

L'esprit humain, il est pas fait d'un seul tenant. Dans l'esprit humain, y a plusieurs strates. La couche primordiale du « moi » qu'on peut voir avec les yeux du bébé qui vient de naître, les couches variées du « moi » qu'on a adoptées plus tard pour survivre, ce qu'on vous a enseigné, ce qu'on vous a fourré de force dans la caboche, toutes ces choses qu'on taxe de bon sens qui veulent que l'on fasse ci et qu'on le fasse comme ça, cette sagesse populaire qu'on fait semblant d'avoir choisie alors qu'on vous l'a imposée, tout ça se dépose en un tas de couches sédimentaires pour former des strates épaisses qui se chevauchent. En d'autres termes, ce qu'on appelle les plaques de la croûte terrestre existent aussi dans notre esprit. Je crois sincèrement que rien n'existe de manière autonome. Y a toujours quelque chose à imiter, et la Terre et moué possédons une magnifique ressemblance. Ainsi, le dialecte du Tôhoku de la plaque que j'ai aussi dans l'esprit en forme la couche la plus ancienne, il flotte pour ainsi dire telle l'image d'un paysage primitif, dans une contrée vierge et inexplorée. C'est si profond qu'on ne peut pas l'atteindre, mais pour peu qu'on lui

lance un appel en criant « moué, moué », cette image flottante prend de la consistance et se cristallise impatiemment pour devenir mots, ressuscitant dans l'esprit cette contrée préservée. De la même manière que quand tu dis « moi », c'est un toi-même superficiel, bien propre et tout pomponné qui déboule. Car après tout, c'est le sujet qui définit le prédicat. Choisissez un sujet, et le prédicat et les pensées de la strate correspondante apparaîtront. Donc, tant qu'y aura le dialecte du Tôhoku, je pourrai me manifester, même si c'est une chose effrayante dans un sens.

Aah, qu'est-ce que c'est que ce charabia ! s'interposa une voix.

Ton Shûzô – c'est-à-dire mon Shûzô à moi aussi – n'aurait pas dit mieux, mais tu fais exprès d'exposer des choses simples de manière compliquée. Tu réfléchis trop, ma chère. Le dialecte du Tôhoku, c'est rien d'autre que le mal du pays. Nombreux furent les êtres intérieurs à acquiescer, absolument convaincus que la résurgence du dialecte du Tôhoku à cette période de la vie de Momoko provenait d'une forme de nostalgie. Cependant, cela souleva aussitôt une objection – C'est trop simpliste, on avait pas des relations banales, le patois du Tôhoku et

moué – et tout le monde se mit à méditer sur le passé.

C'est au cours de la première année d'école primaire que Momoko commença à prendre fortement conscience du dialecte du Tôhoku, en abordant la prononciation du pronom personnel de la première personne du singulier. Jusqu'alors, elle avait dit « *moué* » sans rien trouver d'étrange à cela, comme tous les gens de son entourage, sans distinction de genre. Lorsqu'elle avait appris dans les manuels scolaires que sa prononciation était inexacte, elle avait reçu un choc. Le mot « *moué* » sonnait très rustique, ou, pour le dire franchement, il lui avait semblé inélégant. Dans ce cas, pourquoi ne pas dire « *moi* » ? s'était-elle demandé, mais le problème n'était pas aussi simple. Dès qu'elle avait utilisé ce mot, elle s'était sentie mal à l'aise, comme si elle jouait les précieuses, comme si elle était devenue quelqu'un d'autre, comme si elle avait une arête de poisson coincée dans la gorge. Sauf que dans le cas d'une arête de poisson, il suffit d'avaler une grosse boulette de riz pour guérir aussitôt, tandis que lorsqu'on a un mot coincé dans le cœur, il y reste à jamais. Et c'est insupportablement douloureux.

En y repensant maintenant, c'était une sorte de test d'allégeance. Elle avait l'impression d'être mise à l'épreuve. Si tu aspiras à la grande ville, essaye donc d'employer le mot « moi ». Seulement, si tu fais ça, un sentiment de trahison, comme si tu foulais aux pieds l'air et le vent de cet endroit où tu vis, les fleurs et les arbres qui t'entourent, les gens et les liens qui t'unissent à eux, grimpera à partir de tes chevilles et tu ne trouveras pas la paix. Pire encore, ce sera comme si les fondements mêmes de ton nom vacillaient, et tu deviendras inévitablement un être instable, ballotté sans arrêt d'un côté puis de l'autre, à te demander ce que tu deviendras dans le futur. Telles étaient assurément les peurs qui avaient habité le cœur d'enfant de Momoko.

À partir de ce temps, ça n'a plus été naturel entre le patois du Tôhoku et moué. L'agacement de pas pouvoir dire « j'ai à la bonne » quand on aime, l'irritation de pas pouvoir dire « j'abomine » quand on déteste, à force d'y penser sans cesse, on finit par plus pouvoir parler du tout, alors on claque le couvercle et on s'assoit dessus, dit une voix à l'intérieur de Momoko. Si l'un des êtres proposa nonchalamment : Maintenant,

pourquoi pas commencer à parler comme ça te chante ? T'as vécu la moitié de ta vie, ou plutôt t'as déjà un pied dans la tombe, alors arrête de te prendre le chou ! – une autre voix lança avec colère : *Dame oui, qu'est-ce qu'il y a de mal à parler en patois du Tôhoku ?* – et immédiatement après, une troisième enchaîna : *Soit dit en passant, c'est bien bon. Quand j'entends les voix dans ma caboche, c'est comme si j'étais tombée droit dans une réunion de commères, ce qui est amusant. Comme ça, même si je suis toute seule, c'est comme si je l'étais pas, ou encore ça me file l'impression que ça m'est égal d'être seule ou pas. Quelqu'un, désireux de conclure, avança : Peut-être s'agit-il d'un mécanisme de défense conçu par le cerveau pour tromper l'ennui de la solitude ?* Puis, comme pour balayer tout ce qui avait été dit auparavant, une voix forte se fit entendre : *Tout de même, vous trouvez ça normal ?*

Toute cette foule dans ma tête, ce seraient pas les premiers symptômes d'une démente ? Je fais de moins en moins la différence entre ma pensée et la réalité, et voilà les gens de ma caboche qui déboulent dans le monde réel. Ce serait bien embarrassant si j'en venais à dégoïser à tort et à

travers en public. Aah, je vous dis pas la honte ! Et comment je pourrais continuer à vivre seule si je vire zinzin ? Me voilà bien embêtée, que faire ?

Les yeux fuyants de la Momoko qui regroupait les innombrables villosités, en d'autres termes, la Momoko qui était directement connectée à son corps, ou pour employer les mots de Momoko elle-même, celle qui n'était rien d'autre qu'une coquille – *Ciel, que c'est donc compliqué !* – les yeux fuyants de la Momoko somme toute en chair et en os, prirent un regard lointain.

Oui, que faire ?

À ce moment, une femme traversa rapidement son esprit de gauche à droite. Une femme plutôt âgée, aux cheveux noués en un chignon impeccable, au col bien ajusté entouré d'un *tenugui*, l'un de ces essuie-mains qui servent également de foulard. En se retournant, elle fixa Momoko et demanda : *Mes yeux sont ouverts ? C'est bien vrai qu'ils sont ouverts ?* Momoko s'adressa à elle : « Oh, Grandmé, pourquoi maintenant ? », mais sans lui répondre, l'aïeule continua de s'enquérir : *Mes yeux sont ouverts ? C'est bien vrai qu'ils sont*